

mière ride. Bon gré, mal gré, il faut qu'elles déposent leur couronne d'épines.

Quelques-unes, — les habiles, — épousent un rentier ou un sous-chef, — l'un des crétiens adorateurs ci-dessus désignés.

Mais la plupart n'abdique que pour s'en-gager dans le défilé d'une misère sans espoir.

Trop heureuses celles à qui de hautes pro-tections permettent de devenir ouvrières de lozes ou concierges.

HENRI PAGE.

ECHOS CANADIENS.

On nous écrit de la Prairie du Chien :

« Un avare habite une maison peu sûre. Placé entre l'horrible alternative de se voir dévalisé ou de nourrir un chien de garde, il a réussi à aboyer de façon à effrayer les rôdeurs du nuit.

« L'autre jour, ô douleur ! il a trouvé sous sa porte une sommation du percepteur des taxes, d'avoir à payer deux piastres d'impôts pour son chien de garde. »

ECHOS PARISIENS.

La chute d'une comédie au théâtre de l'Opéra inspire à Pauteur l'idée de faire porter des *bourrelets* à ses pièces.

VERS A PLACER SUR UNE PIECE DU CIRQUE :

Ce que donne le Cirque est la poule aux œufs <sup>[d'or.]</sup>  
On dit que le public à la poule aux œufs... <sup>[dort.]</sup>

AU THÉÂTRE DU PALAIS ROYAL.

— Sais-tu quelle était la plus habile écuyère de l'antiquité ? demandait Hyacinthe à Grassot

— Mais, répondit Grassot, qui n'est pas sans avoir une certaine teinture de mythologie ; si mes souvenirs de classe ne me trompent pas, ce devait être Antiope qui fut la reine des Amazones.

— Tu n'y es pas, mon vieux ; c'est la femme de Loth.

— Comment ça... la femme de Loth ?

— Sans doute... puisqu'elle n'eût qu'à se retourner pour être en sel... <sup>(en selle.)</sup>

On lit dans un journal de province :

« Rue Vermillon, 23. On demande des jeunes filles pour colorier l'histoire naturelle. »

Cette singulière annonce a inspiré à un écolier la réflexion suivante :

Du moment que la zoologie, la botanique, la géologie la minéralogie, etc., etc., ne sont plus que des couleurs, je m'applaudis d'avoir été refusé à mon baccalauréat, es-sciences.

ENIGME.

Mon premier pour la femme est bonheur et <sup>[tourment]</sup>  
Mon second de l'artiste est le rêve constant.  
Indigeste est mon tout, car plus de vingt <sup>[gourmands]</sup>  
Pour l'avoir trop mangé, las ! ne sont plus <sup>[vivants.]</sup>

VARIETES.

LA MENDIANTE A PARIS.

Les mendiante de Paris ont un cachet

particulier, il y en a de plusieurs sortes, mais pour le *connaisseur*, elles ont toutes un air de famille.

Très peu d'entre elles sont déguenillées ; ces magnifiques et fières guerilles d'autrefois leur semblent indignes d'elles, elles aspirent à une sorte d'élegance et de propreté relative, qui détraite le pittoresque du costume. Elles s'habillent comme les ouvrières pauvres ; l'hiver, elles ont rarement les vêtements de la saison ; cependant, quelque misérables qu'elles soient, elles suivent à peu près la mode. Vous ne les voyez pas assublées grotesquement, elles ont une certaine prétention dans le choix de leurs loques et toujours une façon de porter la mi-ère qui n'appartient qu'au peuple de Paris, lequel a de l'esprit partout et envers et contre tous.

Vous rencontrerez, au coin d'une rue une femme qui vous tendra la main fortétement et vous demandera tout bas la charité : regardez-là, vous découvrirez en elle mille sujets d'observation.

Il en est d'insignifiantes au premier abord, dont l'œil atone, dont le sourire effacé ne révèle ni intelligence, ni le moindre sentiment de dignité humaine. Celles-là sont des créatures dégradées par le vice ; en remontant leur vie, vous y trouveriez peut-être une jeunesse de plaisirs et de folies ; si vous les écoulez, elles vous raconteraient des parties aux Près-Saint-Gervais ou à Rommainville, et leur physionomie reprendrait alors émelement un joyeux reflet de ces gaietés éteintes. Elles ont des besoins inassouvis et auxquels elles ne peuvent renoncer ; elles reçoivent votre aumône, non pas pour donner du pain à la famille qu'elles s'attribuent, mais pour aller au prochain cabaret boire un peu de ce vin bleu qu'elle ne distingueraient plus maintenant du clairor des repas champêtres et qui a le pouvoir de leur faire oublier qu'il leur tient lieu de tout.

Ces misérables habitent des chambres impossibles ; elles couchent sur des grabats que l'imagination ne saurait se représenter. Elles passent leur vie à ne rien faire, le travail est pour elles une tâche qu'elles repoussent de toutes leurs forces. Elles ont toujours été oisives comme des héritières de deux cent mille livres de rente. Ce qui leur reste en sortant du cabaret a son emploi pour le grenier que leur loue un propriétaire averse. Des âmes charitables quêtent à leur intention ; tous les six mois, une robe, un bonnet et deux chemises, c'est à toute leur garde-robe. Elles meurent ordinairement à l'hôpital, caduques, bien qu'elles ne soient pas vieilles ; elles ne laissent pas un regret ; il en est même qui ne laissent pas de traces ; elles sont nées inconnues, elles s'en vont de même, sans que jamais personne se soit inquiété de savoir si elles existaient ; comment elles existaient sur-tout.

Les jeunes sont ou de pauvres filles séduites, et abandonnées, ou des enfants sans famille, ou des spéculations ambulantes pour des parents industriels. On ne se figure pas dans les autres villes ce que celle-ci fait ferme de corruption, souvent ingénieuse, et combien peu on s'arrête aux *petites bagatelles* de morale et de religion, lorsque les intérêts sont en jeu. Il est des pères et mères qui destinent une de leurs filles à la profession de mendiante, qui en acceptent

les conséquences, qui les prévoient et qui se disposent à en profiter de leur mieux.

On est souvent frappé par de jolis et frais visages, on se dit en ouvrant sa bourse :

— Ah ! si cette tête-là était soignée, quelle est belle !

Une expression triste embellit encore celles qui sont honnêtes ; elles souffrent de leurs souffrances physiques et de la condition qui leur est imposée ; elles s'y prennent gauchement ; elles n'insistent pas si on leur refuse ; on croirait presque qu'elles n'en ont pas besoin, et pourtant elles seront battues le soir si elles ne rapportent rien à la maison. Telle est notre nature, telle est la puissance de l'habitude qu'elles en prennent leur parti et qu'elles arrivent à l'insouciance, même pour les coups. Alors la tristesse disparaît, alors la vertu disparaît aussi ; elles ne tendent plus la main que comme *accessoire*, leur principal commerce est ailleurs. Arrivées à cette période, elles tournent invariablement au vol ou au libertinage, elles finissent à Saint-Lazare ou à la Salpêtrière.

Le progrès de la démoralisation est rapide. Ce même visage, d'une expression mélancolique et douloureuse, devient au contraire joyeux et cynique. Vous êtes frappé de cette transformation et vous vous retournez pour la regarder, en vous demandant si vous ne vous trompez pas. Votre mendiante, intéressante et sérieuse échange avec des gamins ou des voyous des paroles étranges ; elle rit des plaisanteries immondes qu'on lui adresse, elle n'est plus jolie, ou du moins elle l'est d'une autre manière, ce n'est plus qu'un portrait chargé de cette douce enfant, dont vous rêviez la destinée meilleure. Il ne vous semble pas maintenant qu'elle puisse être née pour autre chose, et vous convenez avec vous-même que vous aviez mal vu jusque là.

Vous avez certainement rencontré une troisième classe de malheureuses, celles pour qui l'on est pris de pitié rien qu'à les voir ; ce sont les mères. Cette pitié exclut tout raisonnement. Vous ne vous rendez pas compte d'une misère *valable* ; vous ne vous dites pas : Cette femme est jeune, elle est vigoureuse, elle pourrait travailler ; vous vous dites, au contraire : — Cette femme n'a pas de pain, et trois enfants sont autour d'elle, perdus à ses jupons ; ils manquent de tout, donnons-lui le plus possible.

Et vous donnez. Cette mère vous aura fait une hi-toire à attendre l'arpagon lui-même ; votre cœur est ému, si vos *affaires* vous laissent le temps d'avoir du cœur, toutefois. Vous vous arrêtez même pour l'interroger ; assurément, vous ne passerez pas indifférents auprès d'elle. Quand vous avez jeté votre offrande dans la casquette d'un marmot ou dans le tablier troué d'une petite fille, qui vous ont poursuivi en psalmodiant à vos oreilles la fameuse phrase :

— Un petit sou, s'il vous plaît !

Vous vous en allez satisfait ; vous pensez que cette famille vous devra un jour de bonheur, ou tout au moins que vous lui épargnez un jour de tortures.

Helas ! n'y regardez pas de trop près, vous perdrez vos illusions et vous vous repentirez peut-être de la bonne action que vous venez de faire. Au lieu de la joie que vous croyez avoir semé derrière vous, vous avez semé l'ingratitude et la moquerie ; on se rira de